

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

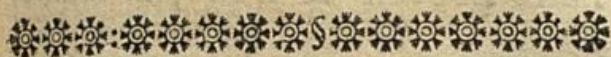
Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

Chapitre VII. Des principales causes de nos faux jugemens.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9219**



## CHAPITRE VII.

*Des principales causes de nos  
faux jugemens.*

I. **O**N ne se trompe jamais Précipitation, cause générale des erreurs.  
 quand on n'attribue à un  
 sujet que ce que l'on y voit, ou ce  
 qui revient au même, quand, on  
 apperçoit que ce que l'on affirme  
 est contenu dans l'idée dont on l'af-  
 firme ; car, dans les propositions  
 même négatives, l'exclusion de l'at-  
 tribut est affirmée du sujet duquel  
 on nie cet attribut. Puis donc que  
 nos jugemens ne renferment que  
 trop souvent des erreurs, il faut  
 conclure que souvent on affirme &  
 l'on nie sans avoir vû. On suppo-  
 se, & l'on décide avant que d'a-  
 voir apperçu : on se hâte donc  
 trop d'acquiescer, & on peut dire  
 que toutes nos méprises viennent de  
 cette précipitation. Quand on voit  
 & que l'on se rend attentif à ce  
 que l'on voit, on ne peut s'empê-  
 cher de se l'avouer ; il n'est pas en



notre pouvoir de n'en pas tomber d'accord. Tout ce qu'on peut faire pour éluder la force de l'évidence, qui, sans attendre le consentement de notre Liberté, s'empare de notre acquiescement, c'est d'en détourner son attention. Ceux qui la fuient ainsi, sont coupables, & abusent de leur liberté: au contraire, ceux qui s'y livrent, sont louables, & font un bon usage de leur Liberté; non en ce qu'ils acquiescent, quoi qu'ils puissent s'en empêcher, car il ne faut acquiescer que quand l'évidence force; mais en ce qu'ils appliquent leur attention, quand il seroit en leur puissance de la détourner. Celui qui juge sagement, cède nécessairement à une évidence victorieuse: mais celui qui se trompe, se rend volontairement à une supposition, pendant qu'il est encore le maître de son acquiescement; & par conséquent il se rend donc trop tôt. Il faut chercher les causes de cette précipitation pour les éviter.

On mérite le reproche d'avoir décidé avec précipitation, lorsque sur une expérience ou deux, qui auront réussi au gré d'une conjecture,

ré, on conclut en faveur d'un sentiment nouveau; & on a d'autant plus de tort de s'être si promptement haté, que la proposition, contre laquelle on s'éleve, est fondée sur un grand nombre d'expériences, & a persuadé un plus grand nombre d'habiles gens, enfin, est en soi-même plus vraisemblable. C'est par ces considérations que M. Carré s'anime à examiner les preuves d'un sentiment reçu, & la force des objections qu'on y oppose (1710).

Quelquefois la prévention pour une vérité s'opposera à l'admission d'une autre. Le Cristallin reconnu pour un des principaux Organes de la Vision, a fait ignorer longtems la véritable nature de la Cataracte.

On voit, par ce que je viens de dire, que le pouvoir d'acquiescer s'étend plus loin que celui de connoître, & que souvent la Volonté se détermine à acquiescer totalement à ce dont l'Entendement ne connoit qu'une partie: par conséquent, que former des idées, & acquiescer, sont des actes différens, & qu'*entendre* & *vouloir* ne doivent pas se confondre



en un. Nous n'avons pas deux Ames, ni une Ame double, mais une seule & même ame peut penser en différentes manières; elle n'est pas toujours dans le même état: autre est celui de connoître, autre est celui de vouloir. Ces deux actes peuvent s'exercer en même tems; mais l'un pour cela n'est pas le même que l'autre: il leur arrive aussi d'être l'un sans l'autre hormis dans ce sens: *Quand je veux, je connois que je veux.*

Ces distinctions ne plaisent pas à ceux qui redoutent tout ce qui pourroit conduire à reconnoître une liberté véritable.

Ce qu'on appelle *suspendre son jugement*, n'est, disent-ils, qu'un acte non de volonté, mais d'entendement, qui s'apperçoit qu'il ne voit pas assez clairement. Mais l'expérience ne nous apprend-elle pas que, quand l'évidence d'une proposition nous incommode & nous déplaît, par son opposition à nos desirs, à nos intérêts, ou à quelque Systême, en faveur duquel nous sommes prévenus, nous en détournons notre attention pour n'être pas obligé d'en tomber d'accord, &

& nous la tournons sur quelques prétextes de douter. Reciproquement, si une proposition qui manque d'évidence, flate nos desirs, autorise nos penchans, nous nous dispensons de l'examiner scrupuleusement, & nous y acquiesçons d'abord, nous nous obstinons même à la soutenir. Il en est de même d'une proposition que nous n'entendons que très imparfaitement, mais que nous adoptons sans hésiter, dès qu'elle est avancée par un homme en qui nous avons de la confiance, soit par amitié, soit par respect, soit par coutume.

*Le vrai, ajoûtent-ils, est réel par là même qu'il est vrai, & le faux manque de réalité par là même qu'il est faux. Ainsi l'affirmation du vrai est un acte réel, mais l'affirmation du faux n'est, à parler exactement, qu'un acte négatif, qu'un non-acte.*

Trois fois deux font neuf. Cela n'est pas, & il en est ainsi de toute proposition fautive. *Un duël est une action louable*: cela n'est pas, elle n'est pas louable: Cependant l'affirmation de celui qui la soutient louable, est un acte aussi réel, que l'af-



firmation de celui qui louë la générosité & la grandeur d'ame.

Ce qui frappe vivement l'imagination tient lieu d'évidence; on s'y rend, & on ne fait point tenir contre de vives impressions. Un homme se dit Prophète, & le dit hardiment; il annonce d'un ton terrible, & avec les expressions les plus fortes, les jugemens de Dieu; On le croit sur sa parole: & dès que l'imagination, ainsi soumise, a une fois soumis la raison, on ne revient plus de son erreur, on s'y obstine malgré ce qu'on voit. *Jean de Leyde* se présente aux peuples, las d'être gouvernés trop rudement, & de voir bien de la tyrannie dans la religion; il se présente à eux en qualité de Réformateur. Il établit ensuite la Polygamie; il gouverne à son gré; il punit; il condamne à mort, & est lui-même exécuteur de ses arrêts. N'importe, il est toujours respecté comme Réformateur & comme Libérateur. Ces grandes idées se sont emparées de l'imagination; elle n'en revient point.

Tout de même que, quand il s'agit de la vûe, on confond la perception

ception avec le jugement qui l'accompagne à l'ordinaire ; l'entendement fait la même faute. En supposant de la liaison entre des idées, qui, pour s'être souvent présentées en même tems, ne reviennent pas l'une sans l'autre.

II. Tout ce qui détermine notre choix, d'un côté plus que de l'autre, est cause de notre précipitation. Le tempérament, les habitudes, les passions produisent cet effet. Nous avons traité dans la Première Partie de cet ouvrage, des illusions où ces principes nous jettent ; nous ne rappellerons pas ce que nous en avons dit. La première opération de l'esprit réglée comme il faut, met en état de bien conduire la seconde.

Causés  
particu-  
lières.

Une espérance très flatteuse, l'amour d'une idée que l'on a conçue, & les autres passions, peuvent quelquefois obscurcir dans notre esprit jusques aux idées mathématiques.

Quand je pose en fait que notre tempérament, nos passions, nos habitudes déterminent nos jugemens, il ne faut pas s'imaginer que je fais

K 5 se





se dire à un homme, *Je suis d'un naturel chagrin, voici une proposition qui m'accommode, car elle a quelque chose de dur; ou, j'ai accoutumé de me conduire d'une certaine manière, & voici une maxime qui appuie mon habitude; ou, je sens que je hais, & ce que l'on vient de me dire autorise mon animosité: donc il me faut approuver tout cela.* Personne n'est assez fou, ou assez ennemi de la Vérité pour raisonner ainsi. Mais voici ce que c'est; on se détermine quelquefois par idées, & d'autres fois par sensations. Dès que l'on se trouve trop près du feu & qu'on se brûle, on se retire incontinent; la sensation produit d'elle-même cet éloignement, sans que le raisonnement ait besoin d'intervenir. Un homme qui a faim, & qui trouve une viande de bon goût, se satisfait sans raisonner: nous suivons de même nos penes, & nous sommes déterminés immédiatement, par les sensations qui les accompagnent, elles nous déterminent, dis-je, à acquiescer, & à nous ranger à ce qui leur est conforme, sans l'entremise du raisonnement.

*Clodius*



*Clodius* étoit un homme abominable. Il n'avoit rien fait pendant son Tribunat, qui n'allât au deshonneur de la République; *Cicéron* vouloit qu'on cassât ses Loix, puis qu'il n'étoit pas un véritable Tribun, l'adoption, par laquelle il avoit passé du rang des Patriciens, à celui des Plebeiens étant nulle, & contre les Loix. Cependant *Caton* lui-même, grand ennemi de *Clodius*, & grand ami de *Cicéron*, prit sa défense, parce que son expedition de Cypre, quoi qu'il l'eût entreprise malgré lui, étoit la suite d'un ordre que le Peuple lui avoit donné, à la sollicitation de *Clodius*.  
*Epitom. L. CIV. Liviani, cap. 86.*  
*Si acta ejus rescindantur, etiam que ipse in Cyprico negotio egisset rescindantur.*

Une idée fait plaisir, & par là même qu'elle fait plaisir, on s'y rend; on suppose, par exemple, qu'on est effectivement ce qu'on devoit être: pourquoi cela? Parce que cette supposition plait. C'est un des grands obstacles à notre perfection; on se dispense de travailler à devenir ce que l'on croit que l'on est déjà. On se trompe première-

228 LA LOGIQUE.  
ment foi même, & dès-là on trompe les autres.

On se rend à ce qui plait. On se promet d'atteindre à la vielleſſe; Cependant il eſt rare d'y parvenir. Le moins vraisemblable eſt précifément ce qui le paroît le plus, & ſur quoi l'on compte d'avantage. D'où vient cela? Il fait plaiſir.

Si l'on trouve moins de ces argumens qui ne paroiffent bons, que parce qu'ils tendent à favoriſer une Théſe, pour laquelle on eſt prévenu d'inclination; ſi, diſ-je, on trouve moins de ces argumens dans les Livres des Libertins, c'eſt parce que ces Livres ſont en plus petit nombre. Du reſte, ils ſont plus entêtés de leur hypothèſe que qui que ce ſoit, ils ne la perdent point de vûe, & tout ce qui leur paroît y pouvoir ſervir, ils l'adoptent par là même, & ils le donnent hardiment pour ſûr & pour bien examiné.

Leur paſſion, pour le dire en paſſant, ne doit pas être médiocre. I. C'eſt un grand intérêt de cœur qui les jette dans ce travers, & un ſoup-



soupçon qu'ils se trompent ne leur sauroit venir dans l'esprit sans leur causer d'étranges allarmes. 2. Ils voyent tout le reste des hommes déclaré contr'eux : Cela les irrite, & les engage à faire arme de tout, afin de fortifier leur cause & de se faire des partisans.

M. TOLAND demande, d'où vient que l'on s'est moins attaché à l'histoire de la République des *Juifs*, qu'à celle des *Grecs* & des *Romains*. Il y en a une raison qui faute aux yeux : Les histoires des Grecs, & des Romains sont écrites avec beaucoup plus d'élégance, renferment un grand nombre de détails très-curieux, aussi bien que très-instructifs, pour les gens de guerre & pour les Politiques.

Mais il est plus agréable à M. Toland de répondre à cette question, „ en alleguant la ruse & la „ malice des Ecclesiastiques, qui ont „ caché au Peuple cette histoire, ou „ qui s'en sont rendus les seuls In- „ terprètes. Des traits odieux répandus en gros sur les Ministres de la religion, & les interprètes de l'Écriture, disposeront plus favorable-

ble-

blement à admettre la nouveauté de ses sentimens.

„ On lit, dit - il, *Nomb. X. 33.*  
 „ que l'Arche alla devant les Is-  
 „ raelites. Si dans d'autres en-  
 „ droits on ne lisoit pas qu'on la  
 „ portoit, on se feroit imaginé qu'el-  
 „ le avançoit miraculeusement. Il  
 „ en est ainsi de la Nuée; Ce n'é-  
 „ toit qu'un fanal qu'on portoit.  
 „ Quelle conséquence! „

*Deuter. 1. 32. 33.* Moÿse repro-  
 che aux Israélites leur incrédulité,  
 nonobstant la Nuée qui alloit de-  
 vant eux. De quelle force auroit  
 été son argument, si ce n'avoit été  
 qu'un fanal porté par un autre hom-  
 me? Cependant M. Toland allegue  
 ces passages comme des preuves qui  
 le favorisent, aussi bien que ce qui  
 est dit *Nomb. XIV. v. 14.* Voilà  
 une méthode bien singulière de pré-  
 venir des objections.

A l'argument tiré de l'*Exode XIV.*  
*vs. 19. & 20.* il répond en alléguant  
 l'exemple de Cyrus, qui a été en-  
 suite suivi par d'autres; c'étoit d'al-  
 lumer des feux derrière l'Armée. De  
 cette manière on voioit les ennemis,  
 & on n'en étoit pas vû; mais tout le

contraire arrive dans l'endroit cité. La Colonne se place entre les deux Camps, & est d'un côté ténèbres, & de l'autre lumière.

En baissant le fanal, Moïse auroit sans doute fait accroire à ce peuple soupçonneux & rebelle, que Dieu étoit irrité contre lui.

L'Ange, qui faisoit marcher la Nuée, n'étoit que le guide qui portoit le fanal. Voilà bien de quoi éclairer une si grande Armée! Il seroit moins déraisonnable de rejeter tout net une histoire que de s'expliquer ainsi: Mais un homme vain ne veut se refuser aucune occasion de dire des choses extraordinaires. D'ailleurs il fait qu'il aura le plaisir de chagriner par là des gens qu'il n'aime point, & enfin il espère plus de succès sur l'esprit de quelques personnes, de ses interprétations, auxquelles il donne un air d'érudition, que d'une négation toute simple de l'histoire.

Les sensations ont ordinairement plus de pouvoir sur nous que les idées. Une sensation efface aisément une idée, mais il est rare qu'une idée tienne contre une sensation; il faut

faut pour cet effet que la volonté lui prête de la force; il est nécessaire que l'attention s'y fixe avec quelque effort; & c'est en cela que consiste, au moins en partie, la force d'esprit. Les idées nous apprennent ce que nous devons croire, & ce que nous devons faire: Les sensations combattent nos lumières, & nous entraînent souvent à tout le contraire de ce que nous devons. Préférer, dans ces occasions, les impressions plus foibles aux impressions plus fortes, c'est l'ouvrage de la liberté, qui prend le parti de la raison, & c'est par là qu'on est sage.

Si on donne aux apparences le nom François de *Visions*, & le Latin de *Visa*, résister aux apparences, sur-tout quand elles sont flateuses, & vouloir bien se donner la peine de passer jusques à la certitude, ce sera *obsistere visis*, le grand éloge du sage.

*Ego maximam actionem puto, repugnare visis, obsistere opinionibus, & assensus lubricos sustinere.* Cic. Acad. Quæst. Lib. IV.

Pour revenir des opinions où ces prin-

principes confus, qui consistent en sensations, nous jettent, il n'y a qu'à les faire naître d'un raisonnement; leur ridicule fera honte. Il va en Carosse, donc il est plus éclairé & plus homme de bien que s'il alloit à pié. Son Carosse est tiré par six chevaux, donc il a plus d'esprit, & il est plus judicieux, que celui dont deux chevaux font tout l'équipage.

On fait souvent des raisonnemens tout semblables à celui que *Cicéron*, (ou l'Auteur des Livres adressés à *Herennius*) tourne en ridicule. Il est à propos de châtier un ami, car aujourd'hui je châtierai le mien suivant son mérite. (4) On ne veut point se condamner, on aime à croire qu'on a raison, c'est par ce Principe qu'on approuve ce qu'on fait, sans se mettre en peine d'examiner s'il est raisonnable, ou s'il ne l'est pas.

III. Il y a une cause de précipitation & la vanité.

(4) *Amicum castigare ob meritam noxiam,  
Immane est facinus, verum in etate utile,  
Et conducibile.*

*Nam ego amicum hodie meum  
Concastigabo pro commerita noxia.*

Sur tout  
la paresse  
& la vanité.



234 LA LOGIQUE.  
tation & de suspension, qui a bien,  
comme les autres, sa source dans les  
inclinations de notre cœur, mais  
qui mérite une attention particuliè-  
re, tant parce qu'elle est une des  
plus fréquentes, que par cela même  
qu'elle se fait moins sentir & moins  
remarquer : On fait la peine, &  
l'on s'en dispense le plus qu'on peut;  
l'examen est pénible, & par là on  
s'en lasse bientôt. Il est fatigant  
de pousser son travail, voilà pour-  
quoi on ne le continue pas. Il est  
mortifiant de penser que l'on a tra-  
vaillé en vain, voilà pourquoi on se  
fate d'avoir réussi. Par l'influence  
de ces dispositions, il arrive, qu'a-  
près avoir rejeté ce qui étoit d'a-  
bord tombé sous la main, après a-  
voir refusé ce qui étoit d'abord ve-  
nu en pensée, après, dis-je, avoir  
refusé de l'admettre, parce qu'en  
effet il n'étoit pas assez net & assez  
juste, las de chercher, & de se ren-  
dre difficile, on se rend enfin à la  
dernière réflexion qui se présente,  
qui souvent ne vaut pas mieux que  
les précédentes, & quelquefois mê-  
me, leur est inférieure, parce qu'el-  
le ne vient dans l'esprit, que quand  
il



il est encore plus épuisé qu'il n'étoit auparavant. Ce ne sont pas seulement les enfans qui tombent dans cette faute, en composant leurs thèmes; les compositions que l'on fait, dans un âge plus avancé, s'en ressentent. Quand on est ennuyé d'effacer, on cherche enfin une dernière pensée, dans la résolution de s'y tenir, & dès qu'elle est venue, on l'écrit sans autre formalité. Cette habitude s'affermi de jour en jour, par des actes réitérés, elle devient aisément dominante dans les adultes, plus pressés encore que les jeunes gens, parce que leurs emplois laborieux, & leurs fonctions, qui reviennent fréquemment, leur laissent rarement assez de tems pour bien examiner.

La précipitation à décider, est la cause immédiate de nos faux jugemens, & cette précipitation a diverses causes. Par paresse on se dispense d'examiner; par vanité on croit de n'en avoir pas besoin, ou l'on se persuade qu'une légère attention est très suffisante.

On n'hésite pas non plus à adopter incontinent une perception qui  
plait

plait en vertu de quelque intérêt, de quelque habitude, ou de quelque passion dominante.

Remède. IV. Pour éviter ces inconvéniens, il faut religieusement se garder de composer sur des sujets, que l'on ne s'est pas rendus encore assez familiers, & à l'exacte connoissance desquels on ne s'est pas encore élevé, en se poussant, par ordre & peu à peu, des premiers Principes & des plus simples idées à des assemblages plus composés. Il ne faut rien entreprendre, qu'après avoir consulté ses forces, & mesuré l'ouvrage avec le tems qu'il faut pour l'exécuter. On doit travailler par reprises, ne se déterminer, & ne se fixer à aucune pensée, dans le moment qu'elle naît, & que, par le plaisir que l'on sent à la mettre au jour, elle a la prévention pour elle; on doit laisser tomber cette prévention & refroidir le feu qui lui a donné la naissance, avant que de l'examiner.

Quand aux inconvéniens qui naissent des autres penchans, après ce que nous avons conseillé de leur opposer, dans la Première Partie de cet

cet ouvrage ; j'ajouterais simplement ici, qu'un homme, qui se rend attentif sur soi-même s'apercevra de ses inclinations, de ses passions, & de ses penes de tempéramment, & d'habitude. S'il craint donc de se méprendre & qu'il ait à cœur la vérité, il se défiera de toutes les conclusions conformes à ces principes suspects, & plus elles y seront conformes, plus il redoublera son attention à les examiner ; il suivra l'ordre dans ses manières de penser, avec la dernière exactitude, & le dernier scrupule ; enfin il ne se rendra que forcé par l'évidence. C'est le seul motif par où il est permis de se déterminer. Il faut toujours voir avant que de décider.

Suivant cette Règle, les opinions, dans lesquelles nous avons été élevés, sont celles dont nous devons le plus nous défier ; tout ce que nous avons intérêt de croire, \* tout ce qui nous mène à le soutenir, tout ce qui nous vient de la part des personnes, à qui nous avons  
de

\* „ Il faut se défier d'une expérience,  
„ ou l'on voit ce qu'on veut voir. *Hist.*  
„ de l'*Accad. des Sc.* Ann. 1709. p. 59.

de grandes obligations, & de qui nous espérons beaucoup ; tout ce qui part des personnes, à qui il est doux de plaire, doit être examiné avec des redoublemens d'attention. Souvent on croit ne se rendre qu'à l'évidence, quand en effet on se soumet au rang, ou l'on cède à de certains agrémens. Des lumières médiocres ne laissent pas d'éblouir dans un Grand, ou dans une femme ; on n'a pas grand peine à se rendre quand on se fait honneur de ses maîtres.

Lorsqu'en examinant, on se trouve vivement agité par la crainte de trouver fausse l'opinion qu'on examine, ou l'argument qu'on pèse, on n'est pas dans l'état où il faut être pour s'assurer, & souvent alors on n'aime pas la Vérité comme on doit, puisqu'on seroit très-mortifié de lui faire un sacrifice. Mais, dira-t-on, un homme qui cherche à s'assurer de l'existence de Dieu, de sa Providence, ou de l'immortalité de l'Ame, a-t-il tort de souhaiter de s'en convaincre ? Pour bien examiner & pour bien s'assurer, doit-il regarder ces Propositions, avant que de s'être convaincu de leur vérité,

rité, avec la même tranquillité & la même indifférence que celles qui ont pour objet des hypothèses de Physique, la divisibilité de la matière, par exemple, le mouvement de la Terre ? &c. & faut-il qu'il les envisage d'un cœur aussi tranquille, que s'il s'agissoit de délibérer s'il feroit mieux d'acheter un fond de terre, ou de prêter son argent à intérêt, d'acheter un emploi, ou de vivre en repos ? &c. Je répons que plus ces questions sont intéressantes, plus aussi elle méritent d'être éclaircies par des preuves démonstratives. Par conséquent il faut être exact, il faut être scrupuleux sur la solidité des preuves, à proportion de l'importance de ces Questions.

Un cœur à qui il seroit indifférent de se convaincre de l'existence de Dieu, & de sa providence, à qui il seroit indifférent de croire là-dessus quelque chose, ou de ne rien croire, seroit sans contredit dans des dispositions affreuses. Mais celui que le louable desir d'établir ces vérités prévient en faveur de la première preuve qui s'offre à lui, & qui, dans la crainte d'y trouver du foible,

ble, ne l'examine que superficiellement, & sans la peser, avec toute la circonspection que l'amour de la Vérité exige, fait tort à la Vérité même, qu'il a en vûe d'établir : Qu'elle se demontre par cette preuve, ou par une autre, c'est ce qui lui doit être indifférent, & toute son inquiétude doit se borner à demêler les solides d'avec les foibles.

On ne sauroit faire trop de réflexions sur ce qu'on voit, & sur ce qu'on lit, pour se défier de ses passions, & pour se garantir, par cette défiance, des illusions où elles jettent.

C'est par le secours de la défiance que l'on se garantira de tomber dans l'erreur, de même le Sage ne méprise aucun écueil & trouve sa sûreté à les craindre.

*Gerbert* avoit succédé au Siège de *Reims* à *Arnoul*, dont le Pape n'approuvoit pas la déposition. Il écrivit donc contre l'autorité du Pape avec tant de chaleur qu'il en perdit enfin son Evêché. *Othon III.* auprès de qui il se refugia, le fit Archevêque de *Ravenn*e ; dès là il fut élevé  
au

au Pontificat, & alors il changea de Stile, & soutint l'autorité du Pape, avec la même chaleur qu'il l'avoit combattue. On regarde les choses en divers sens, & on s'arrête, ou sur le pour, ou sur le contre, à mesure que l'intérêt tourne les yeux, & les fixe sur l'un ou sur l'autre.

REGIS *Logique*, Part. IV. Ch. V. p. 51. Ed. d'Amst. Pour s'affurer si la prévention ne s'est point mêlée dans nos jugemens, il faut considérer, 1. S'il n'est pas vrai que nous ne croyons la chose dont il s'agit, que parce que nos maîtres nous l'ont ainsi enseignée. 2. S'il n'est pas vrai que nous ne croyons cette chose, que parce qu'elle a été aprouvée par un grand nombre de personnes que l'on estime dans le monde. 3. S'il n'est pas vrai que nous ne la croyons qu'à cause du long usage & de la coutume, c'est-à-dire, à cause que nous avons une telle idée depuis notre enfance, & que nous avons jugé que plusieurs choses étoient véritables, parce qu'elles étoient conformes à cette idée. 4. S'il n'est pas vrai que nous concluons la vérité

Tom. V.                      L                      dont





dont il s'agit, d'un Principe supposé & que nous n'avons jamais examiné. 5. S'il n'est pas vrai enfin que c'est la seule nouveauté qui nous la fait croire.

Si on lit avec quelque attention l'histoire d'*Acofta*, on y verra, de quelle manière les Préjugés & les passions le firent passer d'erreur en erreur. D'abord il avoit conçu la religion Chrétienne précisément telle qu'on la lui avoit enseignée, & ne s'avisant pas pendant quelques années, de douter que les Passages, qu'on lui avoit allegués, ne renfermassent le sens qu'on lui avoit appris à leur donner, dès qu'il lui parut que ce sens étoit faux, il en conclut que le Nouveau Testament n'étoit pas Divin. Il étudia l'Ancien avec une grande liberté d'esprit, parce que l'esprit de controverses n'avoit pas préoccupé son esprit à cet égard. Il n'y trouva donc rien à rejeter, & se fit Juif de bonne foi. Il vit ensuite, avec mortification, que les Juifs n'observoient pas assez bien la Loi de Moïse, il leur représenta là-dessus ce qu'il pensoit; mais les mauvais traitemens que ces repré-

sentations charitables lui attirerent ,  
l'aigrirent contre l'injustice de ces nou-  
veaux frères ; le chagrin , avec le-  
quel il les regarda , l'afermit toujours  
plus dans la pensée qu'ils étoient dans  
le tort ; dès là il commença à dou-  
ter qu'il fussent le Peuple de Dieu.  
Mais s'il n'y a aucun Peuple de  
Dieu , à quoi bon la révélation ? Il  
examine de nouveau celle du Vieux  
Testament , avec un esprit chagrin,  
& cet esprit , avec lequel il exami-  
ne , lui faisant naître des doutes ,  
ces doutes lui plaisent , par leur  
conformité avec l'humeur dont il  
se trouve. Le voilà donc sans reli-  
gion ; il prend cependant le parti  
de seindre ; ; mais la continuation  
des mauvais traitemens redoublant  
sa haine contre les hommes , la vie  
lui devint odieuse , & tout ce qu'il  
souhaite c'est de pouvoir se vanger  
du plus odieux de ses ennemis , a-  
vant que de se donner la mort.

V. Il se trouve des gens , qui De la sus-  
sont en effet résolus de ne se ren- pension.  
dre , qu'à une évidence qui les for-  
ce , & qui leur enlève la liberté de  
n'acquiescer pas , mais qui , par le-  
gèreté d'esprit , ou par le plaisir de



contredire, ne donnant que peu d'attention aux sujets qu'on veut leur faire connoître & aux preuves qui les établissent, demeurent dans la suspension & dans l'incertitude. A cette juste résolution, de ne céder qu'à l'évidence, il faut donc joindre une sincère & ardente application à chercher & à voir; il faut que rien ne soit capable de retarder & d'amolir l'empressement à s'instruire, & à trouver la vérité.

Les hommes se portent sur le sujet de la suspension, comme sur une infinité d'autres, aux extrémités opposées: Il y en a aussi à qui elle est insupportable. Ce dernier état est plus naturel; car l'état de suspension est un état imparfait, dans lequel on sent son ignorance & ses ténèbres; on sent l'éloignement où l'on est du but auquel on aspire, savoir la connoissance des choses, connoissance à laquelle notre esprit tend naturellement; on sent enfin la difficulté qu'il y a d'y parvenir. Quand donc on éprouve tout cet assemblage de mesaise, qui naît de la suspension, on se hâte de s'en tirer, & comme pour se défaire de l'en-

nui, autre état qui nous fait sentir notre imperfection & notre vacuité de biens, on se livre au premier amusement qui s'offre; de même pour sortir de la suspension, on se rend aux premières notions qui se présentent.

On peut appliquer en général à l'incertitude, ce que *Senèque* dit en particulier de celle où l'on se trouve quand on flote entre l'espérance & la crainte. *Nihil æquè amarum quàm diu pendere. Æquiore quidam animo ferunt præcidi spem quàm trahi*, de *Benef. Lib. II. cap. 5.* Rien n'est plus insupportable que de demeurer longtems en suspens, & il y a des gens qui aiment mieux qu'on leur refuse d'abord ce qu'ils demandent, que de le recevoir après avoir languï dans une longue attente. Il y en a de même qui aiment mieux décider que tout est incertain, & renoncer tout d'un coup à l'espérance de favoir quelque chose, que de se résoudre à s'instruire peu à peu & avec de grandes précautions.

Deux Caractères sont l'écueil de tous les bons Conseils. Les uns ne concluent rien par incertitude



& les autres concluent mal, parce qu'ils ne sont jamais incertains. Il faudroit qu'ils eussent les uns & les autres affés bonne opinion de leur prochain, pour le consulter & pour l'écouter.

Combien de gens paroissent incertains, sur le parti qu'ils doivent prendre, parce qu'ils sont résolus de n'en prendre aucun.

Ce n'est qu'en s'attachant à la Vertu & à la Vérité, qu'on peut éviter ce qu'il y a de ridicule dans le Caractère d'homme décisif, & dans celui d'homme incertain.

Il en est de l'état de suspension, comme de l'état d'ennui, il nous fait sentir nôtre imperfection, on se presse à s'en tirer ; On fuit de paroître ignorant aux yeux des autres, & à ses propres yeux ; On se hâte de décider ; On décide au hazard, & on s'arrête à l'apparence de savoir, sans se mettre en peine de la réalité.

La nature donc nous disposant elle-même à nous déplaire dans la suspension & à nous en éloigner, on se forme aisément à l'habitude de décider. Or dès qu'une fois on s'y

s'y livre, on est hors de la route de la Vérité, on n'examine plus, on décide seulement; conjecturer & résoudre se suivent immédiatement, & l'on ne met plus d'intervalle entre la première vûe & l'acquiescement. De là viennent tant de méprises, dans la spéculation, tant de bevuës, dans la conduite, tant de périodes qui ne signifient rien, tant de diversité dans les sentimens & tant d'obstination à soutenir chacun le sien. Mais, d'un autre côté, l'empressement des hommes à parler sur toutes sortes de sujets, la vanité de passer, pour des gens qui ont tout parcouru & tout étudié, & en même tems, l'impuissance où l'on est de tout connoître, la répugnance que l'on se sent pour ce qui fatigue, sur-tout pour la peine de s'arrêter longtems sur le même sujet, de l'envisager par toutes ses faces, de le manier de tous ses côtés, d'examiner severement ses propres pensées, de les corriger, de les rejeter, & de revenir sur ses pas; tout cela dispose bien des gens à se contenter d'une connoissance superficielle, & d'une apparence de savoir, qui passe



néanmoins pour un savoir réel aux yeux du plus grand nombre. Ils s'accoutument donc uniquement à effleurer les choses ; mais dans l'appréhension de ne pouvoir, avec une connoissance si superficielle, se soutenir dans tout ce qu'ils avancent, & de tomber de tems à autre en contradiction, ils ne veulent rien assurer & prennent le parti perpétuel de la suspension & du doute. Si ce parti est d'abord un peu mortifiant, enfin l'habitude le leur adoucit, & les y affermit au point de ne le quitter jamais. D'un côté, l'Esprit humain est porté à juger de tout par vanité ; D'un autre, par paresse il ne peut se résoudre à toute l'application nécessaire pour bien juger ; sa paresse & sa vanité trouvent donc également leur compte, dans la pensée qu'on ne sauroit aller au delà du vraisemblable.

La Paresse & la Vanité, l'amour du repos & celui de la distinction, sont les deux principales pentes qui gouvernent le cœur humain ; elles le maîtrisent tour à tour, & s'empêchent l'une l'autre d'aller à l'excès. Sans la Vanité, la Paresse nous  
re-

retiendrait presque toujours dans l'inaction, & l'ennui seul nous en chasseroit ; & sans l'amour du repos, la Vanité nous feroit tout entreprendre, nous compterions pour rien la peine, & aucun obstacle ne nous rebutteroit.

Quand ces deux Principes généraux s'unissent pour produire un mauvais effet, le mal est presque toujours sans remède. Un homme qui décide incontinent sur tout ce qui se présente, parce qu'il n'y a point de peine à décider, au lieu qu'il y en a beaucoup à chercher des raisons, à les peser, & à les examiner sévèrement ; si en même tems, il se fait un plaisir de penser, qu'il voit dans un clin d'œil ce dont les autres ne s'assurent qu'après y être revenus à plusieurs reprises, il s'opiniâtrera dans ses décisions par les mêmes principes qui l'ont rendu décisif. Examiner de nouveau, est un travail trop fatigant, un paresseux ne l'entreprendra point. Avouer qu'on s'est trompé, est un aveu trop mortifiant, un homme vain ne sauroit s'y résoudre.

Ainsi les uns, au lieu d'attendre

L 5

que





que l'évidence les tire de la suspension, & les force à sortir du doute, en sortent volontairement; les autres, au lieu de chercher l'évidence, qui arrache à la suspension, se plaisent dans cette suspension, & y restent encore volontairement. Chacun d'eux, suivant son humeur, se détermine, & se fixe, au parti qui lui agréé. Mais celui dans le cœur duquel l'amour de la Vérité règne, s'éloigne également de ces deux extrémités; il n'aime pas la suspension pour elle-même, mais il ne la hait pas non plus; il s'en accommode, & s'en fait un azile contre l'Erreur, & la précipitation, qui en est la cause, jusqu'à ce que l'évidence, qu'il cherche assiduelement, l'en fasse sortir en toute sûreté.

L'Incrédulité, & la Crédulité, sont deux extrémités opposées qu'il faut également éviter, par un amour sincère de la Vérité, & une application très-circonspecte à l'examiner. L'Utilité qu'on tirera par là de n'être pas credule, pourra être mise en parallèle avec l'utilité de

de croire, dont St. Augustin a fait un Traité.

La suspension & le doute ont été & seront toujours violents pour le commun des hommes, même pour les Philosophes, à qui un *Je ne sais pas*, coûte plus qu'au vulgaire. L'étendue de leurs connoissances, ou la persuasion de son étendue, flatte leur vanité, & quand la vérité se dérobe à leurs connoissances, ils se repaissent de probabilités; l'erreur leur paroît moins à craindre, que la honte d'ignorer.

La même paresse d'esprit, ou la même vanité qui dispose le Vulgaire à croire des faits extraordinaires, sans des preuves suffisantes, produit quelquefois un effet tout contraire dans ceux qui font profession de Sciences; Ils prennent le parti de nier les faits les mieux prouvés, dès qu'ils ont de la peine à les concevoir.

Un homme qui aime à dominer dans la République des Lettres, & qui s'y est acquis quelque crédit, ne s'emporte pas moins contre ceux qui, craignant de se tromper, suspendent leur jugement sur les matières sur lesquelles il a prononcé,



que contre ceux dont les sentimens font tout opposés aux siens : Souvent même les premiers lui paroissent plus odieux, parce qu'il regarde leur modestie comme un reproche secret, & une condamnation tacite, de la témérité, avec laquelle il a décidé sur ce qu'il n'entend pas. Ceux-ci en effet lui donnent bien plus de peine. Quand une matière nous passe, il est également facile de soutenir le pour & le contre, & les raisons de celui qui nie ne font pas ordinairement plus claires, que les raisons de celui qui affirme; de sorte qu'ils sont obligés à se pardonner reciproquement leur obscurité : mais que dire à des gens qui demandent des preuves nettes & précises, quand on n'en a point? Quelle mortification d'être forcé à reconnoître plus de sagesse dans l'ignorance d'autrui, que dans sa propre science?

Quand un homme savant & célèbre a tiré de ses Principes un grand nombre de conséquences, si, à force de les combiner, il en compose des théorèmes, qui par leur subtilité, par le nombre de leurs parties, &

la

la multitude de leurs rapports, demandent une grande attention, & un esprit très exercé pour les comprendre ; ce Savant, & cet homme célèbre, ne concevra aucun dépit contre un homme, qui lui avouera qu'il ne peut pas le suivre, & que par là il ne décide rien, sur des sujets qui passent sa portée, il souffrira même sans peine qu'on lui fasse des objections, & qu'on lui demande des éclaircissémens. Mais si, sans se hasarder de combattre les principes qu'il a posés, & sur lesquels il établit son Systême, on se borne à lui avouer, qu'on ne fait pas venir à bout de s'en convaincre parfaitement, il sera un vrai Sage, & un vrai Philosophe, s'il ne s'en fâche point. D'où vient cette différence ? Ne seroit-ce point de ce qu'il n'aime pas à sentir le foible de ses principes, & qu'il trouve en effet de la difficulté d'en convaincre ceux qui, par une docilité fort approchante de la prévention, ne se prêtent pas à ses preuves, & n'éprouvent pas la même impatience que lui, pour passer des principes aux conséquences ?

Quand



Quand on voit les hommes, soit dans les cercles & les conversations familières, soit dans les assemblées plus graves, & où l'on traite de matières plus importantes; quand, dis-je, on les voit appuier tout ce qu'ils avancent, par des preuves dont ils prétendent, que l'évidence doit sauter aux yeux de tout le monde, & opposer à ce qu'ils combattent des raisons, à la force desquelles il leur semble que tout doit céder; quand on les voit prendre un air attentif & toute la contenance d'un homme qui examine, & qui pèse les raisons de côté & d'autre, on croiroit qu'ils n'aiment que la Vérité, & qu'ils n'appréhendent rien tant que de se méprendre & d'entraîner les autres, dans quelque erreur, & même de les y laisser. Cependant ce n'est point cela, & pour peu qu'on ait l'usage du monde, on ne trouve, parmi la plupart des hommes que grimace. Il est vrai qu'ils se rendent attentifs à ce qu'on leur propose; mais toute l'attention qu'ils lui donnent se réduit à remarquer, s'il est conforme ou contraire à leurs intérêts; suivant cela ils l'approuvent

vent ou ils le condamnent, & c'est par là qu'ils debuttent : Après cela ils cherchent des raisons, pour justifier leur goût à eux-mêmes & aux autres, & ces raisons, à mesure qu'elles leur viennent dans l'esprit, ils les trouvent toujours de poids; Ils ne s'embarrassent point de les examiner, ils pensent uniquement aux moyens de les faire passer dans l'esprit des autres, & de les leur faire sentir toutes telles qu'ils les sentent eux-mêmes. Quelquefois trop de vivacité les empêche de voir, qu'on leur fait une proposition où ils trouveroient leur compte; Leur premier mouvement ira à la rejeter: Cela est insoutenable, disent-ils, il n'y a pas là la moindre ombre de raison: mais obtenés d'eux un moment de patience, faites leur connoître que vous parlez pour eux; *Oh! Je ne vous comprenois pas*, diront-ils, *nous voila d'accord, vous pensez Juste, cela est très-bien.* La Proposition demeure la même, mais suivant qu'elle les interesse, ou qu'ils comprennent qu'elle les interesse, elle est raisonnable ou absurde. Il nous arrive quelquefois de rejeter  
une

une Proposition, parce qu'elle nous paroît contraire à des intérêts, avec qui les nôtres se trouvent confondus: mais, qu'on trouve moyen de les séparer ces intérêts, & de contrarier les uns sans donner aucune atteinte aux autres, incontinent l'absurdité disparaîtra. Ce n'est pas seulement les idiots, & les gens du plus bas ordre, qui se trompent si grossièrement; ceux dont les lumières devroient être les plus pures ne sont pas exempts de ces illusions, & quand on les surprend dans ces petiteffes, au lieu d'en rougir, ils se flattent qu'un air de gravité, & une obstination à soutenir ce qu'ils ont prononcé, les mettra à couvert de tout reproche. Dès que vous connoîtrez l'humeur d'une personne, & que vous serez informé de ses liaisons & de sa manière de vivre; suivant qu'il se trouvera dur ou complaisant, liberal ou avare, gai, ou mélancholique, tranquille ou inquiet, content ou fâché, fier ou timide; suivant qu'il sera ami ou parent de celui-ci ou de celui-là; suivant ceux avec qui il aimera à s'amuser; suivant ses camarades de jeu, de dé-  
bau-

bauche, ou d'intrigue; suivant enfin l'intérêt, que prendront à une affaire, ses rivaux ou ses flatteurs, vous pourrez sûrement prédire, de quel côté la justice & la raison lui paroîtront.

Dans tout le cours de la vie, on devoit se faire un scrupule extrême de décider, sur quoi que ce soit, qu'à proportion que l'on est éclairé; on devoit s'accabler de reproches intérieurs, dès que l'on se surprendroit à juger par d'autres motifs. Sans ces précautions, l'habitude de se déterminer par intérêt, ne sauroit manquer de s'établir, & dès qu'elle sera une fois fortifiée, les intérêts les plus importans des personnes qui nous sont confiées, les intérêts du Public & de la religion même, on les sacrifiera honteusement à des intérêts petits & personnels, sans avoir seulement assez de raison, pour soupçonner qu'on fait un tel sacrifice, ni assez de conscience pour l'apprehender.

CHA-







## C H A P I T R E VIII.

*Des Propositions Singulières, Univer-  
selles & Particulières.*

**L**E rapport des Propositions avec les choses sur lesquelles on prononce, les a fait distinguer en *Vraies* & en *Fausses*, & leur rapport avec nos connoissances, en *Certaines*, *Vraisemblables* &c. Le rapport du Sujet avec l'Attribut, dont il renferme l'idée ou l'exclusion, en *Affirmatives* & *Négatives*. Il faut passer à quelques autres distinctions, qui se tirent du Sujet & de l'Attribut considérés en eux-mêmes.

Des Pro-  
positions  
*Singuliè-  
res.*

I. Si le terme qui exprime le sujet d'une Proposition ne s'applique qu'à une seule chose, elle est appelée *Singulière* & *Individuelle*, & son Objet un *Etre Singulier*, ou un *Individu*.

Quelquefois le sujet d'une Proposition, quoique exprimé en termes vagues, ne laisse pas d'être déterminé, par les circonstances, à un seul  
su-